FRF 4°30038. 1.

Case
FRC
24728

L'ENLÈVEMENT D'EUROPE.

IDYLLE TRADUITE DE L'ITALIEN, DE MÉTASTASE,

Par Louis ROUILLÉ, professeur de Grammaire générale à l'École centrale de l'Orne.

Lue à la séance du Lycée d'Alençon, le 19 thermidor, An IX.

A ALENÇON,

De l'imprimerie de Malassis le jeune, place du Cours.

AN X.

THE NEWBERRY LIBRARY

L'ENLÈVEMENT D'EUROPE,

Idylle traduite de l'Italien, de MÉTASTASE.

Toi qui, jadis brûlant des plus beaux feux
Pour les appas d'une simple mortelle,
La vis, se dérobant à ta flamme cruelle,
Se changer en laurier, et n'offrir à tes vœux
Que les dehors glacés d'une écorce inflexible ;
Toi qui fis retentir les bords de l'Eurotas
Des douloureux accens de ta muse sensible,
Qui pleuras le malheur de perdre tant d'appas,
Viens, Apollon, viens accorder ma lyre :
Inspire-moi ces sons harmonieux
Que dans ton amoureux délire
Tu fis éclater en ces lieux ;
Fais qu'en mes vers cet heureux charme brille.
D'un roi phénicien je veux chanter la fille,
Europe, dont la simple et naïve beauté,
Faisant abandonner le séjour du tonnerre
Au souverain des Dieux qu'elle avait enchanté,
Sous les traits d'un taureau lui fit fouler la terre.
Naïades, au front calme, aux humides cheveux,
Abandonnez vos demeures liquides ;
Oréades, quittez vos rochers sourcilleux ;
Quittez aussi vos bois, ô Dryades timides :
Venez toutes m'entendre. Éloignons seulement
De ces paisibles bords le Satyre insolent :
Son audacieuse présence

Pourrait troubler mes chants et votre calme heureux.
Sur-tout gardons-nous bien d'être entendus des Dieux.
Si le grand Jupiter en avait connaissance,
De son fils Apollon le souffle inspirateur
Par lui s'éloignerait de ma muse impuissante ;
Ce Dieu jaloux ne veut pas que l'on chante
Les amoureux larcins dont seul il est auteur.

La fille d'Agénor approchait de cet âge
Où commence à fleurir la saison des amours ;
De trois lustres à peine elle achevait le cours.
Graces en son maintien, douceur en son langage,
On voit briller, sur son front gracieux,
Les flots dorés de ses cheveux,
Qui sont assujétis par des chaînes flottantes ;
D'autres en liberté tombent négligemment,
Et forment en tombant des boucles ondoyantes :
On les voit s'élever, s'agiter mollement
Aux amoureux assauts que leur livre Zéphire.
Deux noirs sourcils, s'arrondissant en arcs,
Couronnent deux yeux noirs, dont les libres regards
Ont de la volupté les douceurs et l'empire.
De la rose et du lys les brillantes couleurs
Animent l'embonpoint d'une joue arrondie
Qu'ornent d'un joli nez les contours séducteurs.
Des trésors du levant une bouche embellie,
De la pourpre naissante étalant le corail,
De ses dents, en s'ouvrant, laisse voir la finesse,
Et l'ordre symétrique, et le brillant émail.
Son col dont la rondeur égale la souplesse
A l'albâtre poli le dispute en blancheur.
Doucement agité, son sein s'enfle et s'abaisse.
A l'ivoire native il unit la couleur
Que, sur les Apennins, donne la neige épaisse,
Quand de l'astre du jour le rayon chancelant,
Amortissant ses feux dans les ondes amères,
Étale sur son front quelques teintes légères
D'une tendre rougeur qui le rend moins brillant :

Ses reflets sont aux yeux plus doux, plus favorables ;
Ses épaules, ses flancs, en formes agréables,
De sa taille élégante honorent les contours.
Elle a le pied petit, la main longue, un peu grasse.
On voit en tous ses traits la majesté, la grace,
S'unir d'un doux lien tissu par les Amours.

D'Europe tels étaient les invincibles charmes.
Combien de cœurs blessés par ces puissantes armes !
Combien d'amans, dans leurs yeux enflammés,
Tentèrent, mais en vain, de lui faire connaître
La flamme dont leurs cœurs languissaient consumés !
Europe est insensible, et bien loin de paraître
Approuver leurs soupirs et leur témérité,
Elle emprunte souvent de la sévérité
Le froid et rebutant langage.
Le Destin, qui préside à sa prospérité,
Veut la conserver pure et digne de l'hommage
Du Dieu puissant qui l'adore en secret.
Ainsi, fuyant l'amour et son charme indiscret,
Europe entretenait en son ame innocente
De plaisirs moins lascifs la flamme plus décente.

De l'Océan troublé voir le front inégal,
Quand les vents mutinés s'en disputent l'empire ;
Quand les flots en courroux, poussés par le délire,
Se font la guerre entr'eux, et, brisant leur cristal,
Élancent jusqu'aux cieux leurs blanchissantes ondes ;
Quand des rochers frappés les cavernes profondes
Font retentir au loin leurs durs gémissemens,
Et repoussent l'écume en longs vomissemens ;
Entendre sur les bords la corneille sauvage
De ses croassemens fatiguer le rivage,
Battre l'aile, et tenter de vaincre le fracas
Que produisent des flots les horribles combats :
Tels étaient les plaisirs de sa tendre innocence.

Aussi-tôt que la nuit, sur son char, en silence,

Abandonnait sa grotte, asile humide, obscur,
Et s'avançait dans les plaines d'azur,
Traînant à ses côtés, dans sa course secrète,
Sélène, au triple front, sa compagne discrète,
Elle admirait encor, dans le miroir de l'eau,
L'éclat mal assuré de son pâle flambeau
Du zéphire léger retracer l'inconstance,
Et la mer, en clarté, le disputer aux cieux.

Mais dès que l'Océan, aux flots tumultueux,
Reposait dans son lit sa mobile existence,
Et que, las de dormir sous le voile des eaux,
Le soleil plus brillant redorait les campagnes,
Gaîement la belle Europe et ses chastes compagnes
Venaient de ce rivage embellir le repos.

Telle, autrefois, sur la rive fleurie
De l'Eurotas, aux flots chéris des Dieux,
Où sur les monts audacieux
Qu'honorait l'antique Idalie,
On vit danser Diane, et d'un front gracieux
Surpasser la beauté de ses nymphes fidèles :
Telle brillait Europe au milieu de ses belles.

Tantôt de leurs filets elles troublent les eaux,
Des timides poissons doux et muets asiles ;
Mais, tandis qu'exerçant leurs escadrons agiles,
Sans crainte ils vont nageant sous la nappe des flots,
Ils heurtent les filets de ces nymphes avides :
Les uns rapidement courent épouvantés
Chercher sous les rochers leurs retraites liquides ;
D'autres tremblans, par la peur emportés,
Vont se blottir sous les algues naissantes.
Les autres veulent fuir ; mais ils sont arrêtés ;
Par l'injuste filet ils sont enveloppés,
Et restent le butin des nymphes triomphantes.
Tantôt ensemble elles vont vers ces lieux,
Où d'énormes rochers la chaîne circulaire
Resserre en son contour les flots de l'onde amère :

L'entrée en est étroite ; et deux monts orgueilleux
Portent des deux côtés leurs cimes jusqu'aux nues ;
Des flots, par leur abri, le calme est protégé.
Des arbres verdoyans les têtes chevelues,
Repoussant du soleil le rayon outragé,
Aux regards des mortels en dérobent l'entrée,
Et répandent sur l'onde une frayeur sacrée.
On voit régner autour des sièges toujours verts,
Que n'embrassa jamais le cable du navire
Qui revient y braver la rage des hivers,
Ou d'un repos ami chercher le doux empire.
Là, quand, vers l'Océan précipitant ses pas,
Le soleil fatigué termine sa carrière,
Ces nymphes déposant leur parure légère,
Vont aux baisers des flots confier leurs appas.

Sur un riche côteau, du roi de Phénicie
S'élève avec éclat le palais somptueux.
Au pied de la colline, une vaste prairie
Déroule, étend au loin son tapis gracieux.
Mille diverses fleurs en ornent la verdure.
Mais, dès que vers la mer son plan s'est abaissé,
L'œil n'est plus réjoui par la belle nature ;
Par un sable stérile où le flot courroucé
Dépose avec orgueil sa fureur expirante ;
Le vif émail de la fleur odorante
Se trouve par-tout remplacé.
Plus d'ombrage, plus d'herbe tendre.
C'est dans ces prés que vient se rendre
Europe à Jupiter promise par l'Amour.
Elle y vient se soustraire aux feux brûlans du jour ;
Prendre le frais à l'ombre tutélaire
Que répand à l'entour le plane salutaire ;
Cueillir de tendres fleurs, former d'innocens jeux
Que partagent toujours ses compagnes aimables.

Un jour que Jupiter lançait du haut des cieux
Sur les humbles mortels ses regards favorables,

Ces regards éternels qui règlent le destin ;
Il la vit par hazard ; aussi-tôt en son ame
S'allume avec ardeur une amoureuse flamme.
Il la fixe, immobile ; il hésite, incertain.
S'il détourne les yeux de cette chère image,
Ses regards plus ardens, toujours plus desireux,
Contre sa volonté reportent leur hommage
A l'objet enchanteur dont il est amoureux.

Tel est de son amour l'accroissement avide,
Que déjà de ses feux son cœur est dévoré.
Il dépose à l'instant la foudre au trait rapide,
Abandonne des cieux le séjour azuré ;
Fend les plaines de l'air, caché dans un nuage,
Et descend sur les prés que nuancent les fleurs.
Il voit, sans être vu, le céleste assemblage
Des dons que le Destin départit aux trois sœurs ;
Il voit, contemple Europe ; et bientôt il oublie
Le nectar enchanteur et la douce ambroisie.
Les soins qui l'occupaient ne touchent plus son cœur.
Solitaire et rêveur il médite en silence
Un stratagême et facile et vainqueur,
Qui puisse lui servir à tromper l'innocence.

Du sommet ombragé de ces riants côteaux ;
Il voit du roi descendre les troupeaux,
Qui, dirigeant leurs pas vers les prochains rivages,
Gagnent, en bondissant, leurs riches pâturages.
A ce nouvel aspect, artifice nouveau:
Il prend d'un taureau blanc la forme astucieuse,
Se mêle et se confond au milieu du troupeau.

Quand des humains la trace audacieuse
N'a point encor, sur le front éclatant
De la neige, au teint pur, imprimé son outrage,
D'une moindre blancheur elle étale l'image.
Du Cygne, au fin duvet, l'éclat est moins frappant.
L'œil, sur son col charnu, voit ses muscles dociles

Commander, diriger ses mouvemens faciles.
D'une herbe moissonnée un réservoir flottant
De la tête aux genoux déployant sa mollesse,
Se balance, en sa marche, agité doucement.
D'une élégante et rare petitesse,
Deux cornes sur sa tête élèvent deux rameaux,
Qui, vers l'extrémité, se recourbant égaux,
Semblent le diamant transparent et limpide
Poli par l'art heureux d'une main peu timide.
Son front est calme, et ses regards sereins.
Son empire premier, sa majesté première
Y reposent, du monde arbitres souverains.
Du céleste courroux ministre trop sévère,
Sa main, qui, dans les airs dirigeant le tonnerre,
Dans l'ame des mortels éveillait la frayeur,
En deux ongles grossiers maintenant divisée,
Trace de courts sillons sur la terre pressée.

Amour, cruel Amour, à ton charme vainqueur
Qui pourra désormais opposer résistance,
Si le Dieu des humains reconnaît ta puissance ;
Si Jupiter lui-même, obligé de céder,
D'un voile si bizarre est contraint de s'aider ?

Europe est au milieu de ses vierges fidèles.
D'un pas tardif il s'avance vers elles.
Elle admire en secret ses sauvages appas.
Mais tandis qu'affectant un air doux et paisible,
Il tente d'approcher du cortège sensible,
La trop timide Europe a reculé d'un pas.
Le Dieu s'en aperçoit ; à son regard céleste,
Amant ingénieux, il s'offre plus modeste.
Elle ose, moins soumise aux liens de la peur,
De sa bouche d'albâtre approcher quelque fleur,
Lui chatouiller le front, le museau, la poitrine.
L'amant ravi, souvent, d'un baiser amoureux
Doucement sur sa main dépose tous les feux.
Cependant jusqu'à terre à la fin il s'incline.

Ignorant de l'Amour l'artifice imposteur ;
Sur le dos du taureau la princesse indiscrète
S'assied, et livre enfin à l'amant séducteur
Le précieux fardeau de sa noble conquête.

Avec précaution il se lève soudain,
Et marche vers les bords où l'onde en vain murmure.
Les compagnes d'Europe, en se donnant la main,
Sous leurs pieds en dansant compriment la verdure ;
De leurs faciles voix modulent des chansons,
Dont Écho prend plaisir à répéter les sons ;
Suivent pompeusement leur souveraine altière,
Et de nouvelles fleurs la couvrent toute entière.
Elle en rit, et souvent excite le taureau.
Ses pieds qu'engourdissait une molle indolence,
Ont déjà, plus actifs, touché la première eau.
Il porte plus avant, avec impatience,
Dans les flots bondissants ses pas précipités ;
Sous leurs traces bientôt fuit le sable mobile.
Il nage alors plus libre et plus agile,
Entr'ouvrant des Tritons les palais agités.
Ses pieds mus dans les eaux accélèrent sa course.
Europe abandonnée à son sort malheureux
Est sans espoir et sans ressource.
Elle élève les pieds ; du taureau vigoureux
De ses faibles genoux presse le flanc humide ;
Et rassemble sur soi ses vêtemens épars.
Elle n'a point de frein pour dompter le perfide,
Ou pour en prévenir les dangereux écarts.
Mais qu'ai-je dit ? un frein lui serait inutile.
Aux cornes du taureau sa main pour l'assurer
S'applique fortement et demeure immobile.

D'Europe maintenant qui pourra retracer ;
Sans verser un torrent de larmes ;
Et les gémissemens et les tristes allarmes ?
Les rochers les plus durs en seraient attendris.
Vers le rivage elle pousse des cris ;

Appelle à son secours ses compagnes aimables;
Mais de la secourir elles sont incapables.
Elles n'ont à donner à ses vives douleurs
Que des signaux perdus et de stériles pleurs.
Tandis que Jupiter, dans sa course rapide,
Ouvre le sein profond de la plaine liquide,
Europe voit disparaître à ses yeux
Les rivages témoins de ses innocens jeux.
De ses tristes accens interprètes fidèles,
Les Zéphirs, témoins de ses pleurs,
Soupirèrent ces mots, enfans de ses douleurs,
Dans le murmure de leurs ailes :

« Hélas ! quel mortel généreux
« Viendra m'aider de son courage
« A diriger vers le rivage
« Ce taureau fier et dangereux ?
« Astres cruels ! Destin perfide ! ...
« Vierges dignes de l'âge d'or,
« Volez comme l'éclair rapide,
« Et portez au vieux Agénor
« Cette douloureuse nouvelle.
« Dites qu'il vienne secourir
« Son sang, son Europe fidèle,
« Ou du moins qu'il donne un soupir
« A mon infortune dernière.....
« Tandis qu'en ma douleur amère
« J'exhale des vœux superflus,
« Mes regards ne découvrent plus
« Les collines de Phénicie.
« Le taureau fuit plus promptement
« Et m'emporte inhumainement
« Bien loin de ma chère patrie.
« Du sein de l'Océan troublé
« Sortent des monstres homicides,
« Et déjà de leurs dents avides
« Déchirent mon cœur accablé.
« Mon corps sanglant, sans sépulture,

« Va donc devenir la pâture
« De quelques monstres affamés,
« Et mes restes inanimés,
« Des doux parfums de l'Arabie
« Vont être pour jamais privés.
« Si jusqu'à la tendre Lesbie
« Mes soupirs étaient arrivés !
« Si de ma douleur légitime
« Cadmus entendait les sanglots !
« Il viendrait arracher aux flots
« La plus innocente victime.
« Sans doute il ne souffrirait pas
« Que, dans le printems de mon âge,
« Un si prématuré trépas
« Vint m'enlever à ce rivage.

« Cruel et sauvage taureau,
« Où t'emporte donc ta furie ?
« Tu ne verras plus le ruisseau
« Qui serpentait dans la prairie,
« T'offrir dans sa coupe fleurie
« Les flots argentés de son eau
« Pour éteindre ta soif ardente ;
« Tu ne verras plus nos côteaux
« Offrir à ta faim dévorante
« Leurs tapis verdoyans et beaux
« D'une herbe toujours renaissante.
« Mais hélas ! qui trouble les eaux ?...
« Par mes forces déjà je suis abandonnée !...
« Vous, dont j'emporte le repos,
« Ah ! mère trop infortunée !
« Palais en deuil !...
« Malheureuse patrie !...
« Agénor au cercueil !...
« Secourez-moi, mère chérie.....

Ses sens troublés lui manquent à la fois ;
Elle perd la parole ; elle reste sans voix.

Elle tombait dans l'eau. Les chastes Néréides,
Qui, pour écouter ses accens,
Avaient quitté leurs retraites humides,
L'étayaient de leurs bras puissans.
Mais dès qu'elle eut repris ses sens,
Elle eût paru comme un marbre insensible,
Si la fraîche haleine des vents
N'eût agité de temps en temps
Sa longue chevelure, et son voile flexible.
Sur son front abattu se peignent les couleurs
De l'humble et pâle violette;
Et dans ses mouvemens sa paupière s'arrête,
Humide encor des traces de ses pleurs.
Ses yeux fixés sont immobiles.
Par la douleur et la crainte oppressé,
Son cœur palpite embarrassé.
Vénus parut soudain. De ses sujets dociles,
Qui, sur le mont Ida, lui brûlaient des encens,
Ou par leur chant célébraient sa puissance,
Elle avait accueilli les vœux et les accens.
Assise sur son char que le Zéphir balance,
Elle fendait gaiement des airs la plaine immense.
Elle admire du Dieu les traits fallacieux,
Reconnaît Jupiter; et l'embûche amoureuse
Qui vient de triompher d'Europe vertueuse,
Paraît découverte à ses yeux.
Vers la nymphe aussi-tôt les colombes agiles
Volent rapidement, conduites par Vénus.
L'essaim galant des Amours ingénus
Qui la suivent par-tout, sur leurs ailes mobiles,
L'accompagnent encor. Europe, en la voyant,
Donne un libre cours à ses larmes,
Étend vers la Déesse à qui tout rend les armes,
Un bras craintif et chancelant.
Tel un faible et timide enfant,
Frappé de la verge sévère
Par le bras irrité d'un père,
Arrête le cours de ses pleurs,

Craignant d'accroître sa colère ;
Mais s'il voit approcher sa mère,
Il laisse éclater ses douleurs
En soupirs, en sanglots, en larmes,
Pour mieux lui peindre ses alarmes
Et lui demander du secours :
Telle était Europe affligée.
Par un humble et tendre discours,
Elle voulut de Cythérée
Intéresser la douce et féconde pitié ;
Mais l'obligeante et sensible Déesse,
Voulant lui prouver sa tendresse,
La prévint par ces mots dictés par l'amitié :

« Fille céleste, écarte le nuage
« Dont la douleur a chargé tes beaux yeux ;
« A tes regards se présente l'image
« De l'immortelle à qui les Hommes et les Dieux
« Adressent leur hommage et présentent leurs vœux.

« Le Dieu puissant qui lance le tonnerre,
« Pour ton amour, sous les traits d'un taureau,
« Fend l'Océan, dans sa course légère ;
« Songe à jouir en paix de ton bonheur nouveau :
« L'hymen va pour vous deux allumer son flambeau.

« Des aquilons ne crains point l'insolence ;
« Laisse des flots s'agiter la fureur ;
« De ton amant redoutant la puissance,
« Ils n'oseront retarder ton bonheur.
« Les bords de Crète attendent ta présence
« Pour y voir couronner les feux de ton vainqueur.

« Votre union honorable et féconde,
« De sa noblesse illustrera ces lieux ;
« Et nous verrons les rois et les héros du monde
« Tirer leur nom de ton nom glorieux,
« Gouverner les états et faire des heureux.

« Divinités de l'empire liquide ;
« Holà ! sortez, accourez à ma voix ;
« Abandonnez votre séjour humide,
« Et conduisez Europe aux rivages crétois.

Comme un zéphir léger, comme un songe rapide,
La Déesse, à ces mots, sur son char éclatant,
S'élevant dans les airs, disparut à l'instant.
Son discours, dans le cœur de la nymphe timide,
Eut bientôt dissipé la stupide frayeur
Dont cet éclat pompeux l'avait d'abord saisie.
Aussi-tôt sur son front une aimable pudeur
Étale l'incarnat de sa douce couleur,
Et rend à tous ses traits la fraîcheur et la vie.

Soudain du fond des mers sortirent à la fois
Amphitrite et Neptune, et Doris et Nérée,
Océan et Thétis, sur leur conque azurée,
Que traînaient des dauphins sensibles à leur voix.
Ils étaient entourés des Tritons intrépides
Qu'accompagnaient en chœurs les chastes Néréïdes.
On vit aussi paraître en ce concours nombreux
Mélicerte, Glaucus, Ino, le vieux Protée,
Assis sur sa conque argentée,
Parthénope et ses sœurs, au chant insidieux ;
Les uns, portés sur d'énormes baleines,
Sillonnaient de la mer les dangereuses plaines ;
Ceux-ci légèrement vont effleurant les eaux ;
Ceux-là, se plongeant dans les flots,
De leurs bras agités se tracent un passage,
Et librement s'exercent à la nage.
D'autres font entendre les sons
De la trompette recourbée ;
D'autres enfin de l'hymenée
Entonnent les douces chansons.
Entrelaçant leurs bras d'une étrange manière,
Plusieurs dansent en cercle autour du Dieu vainqueur,
Le conduisent en Crète, où l'attend le bonheur.

515

Là Jupiter reprit sa figure première,
Et para son maintien d'un attrait séducteur.
Des mains des Heures immortelles,
Qui furent de l'Hymen les ministres sacrés,
La couche et les autels avaient été parés
De feuillages naissans et de fleurs éternelles.

FIN.